

doutai point que ce ne fussent les scélérats dont j'avais heureusement découvert l'horrible trame.

Ce fut alors, noble et malheureux comte, que je me présentai à votre château, mais n'ayant pu vous parler en personne, et redoutant d'ailleurs de me trouver vis-à-vis de la comtesse Maria, que j'avais si cruellement privée de sa mère, je laissai entre les mains du concierge le papier cacheté dans lequel je vous donnais avis des dangers qui vous menaçaient.

Fidèle à la promesse que je vous avais faite de me trouver auprès de vous au moment du péril, je passai plusieurs heures en embuscade non loin du château, afin de m'assurer par moi-même si quelques embûches ne vous seraient point tendues cette nuit par vos ennemis; mais enfin les portes du château se fermèrent, et le silence profond qui régna, dès lors, sur ses murs, me donna la certitude que vous étiez à l'abri de toute tentative.

Soudain une lueur étrange éblouit mes yeux..... O douleur !..... votre château dont je n'étais pas éloigné était la proie d'un affreux incendie !..... Je m'y élançai rapidement; mais hélas ! un vent impétueux, activant la violence des flammes, ne soufflait déjà plus que sur un vaste monceau de décombres !.....

Tandis que, saisi d'horreur, j'errais autour d'un édifice embrasé, j'aperçus, assis sur la terre, un vieillard qui sanglotait.

— Le comte de Morelly est-il sauvé, lui criai-je en l'abordant ? Vieillard, le comte et son épouse, que sont-ils devenus ?

— Malheur ! malheur ! dit l'homme en s'essuyant duquel je me trouvais. Mon noble maître n'a point péri dans les flammes; mais, hélas ! nous l'avons inutilement cherché... Il en était probablement sorti avec la comtesse, et nous ignorons encore ce qu'il est devenu. Tous les gens du comte ont couru à sa recherche, et moi, à qui la vieillesse n'a pas laissé assez de force pour le suivre, je suis resté ici pour prier le ciel en faveur de mon maître, et mourir, si le ciel ne nous le rend !

— Ayez confiance dans le Seigneur ! dis-je à ce fidèle serviteur. Votre maître vous sera rendu car s'il a des ennemis redoutables, il a aussi des amis dévoués !

Je traversais le parc à la lueur d'un reste de flamme qui s'élevait du château incendié, lorsqu'un voile blanc que je supposai appartenir à la comtesse, et qui me parut avoir été par elle perdu dans sa fuite, me confirma dans l'idée que j'avais eue d'abord, que vous aviez tourné vos pas du côté de la mer. Je me hâtai donc de suivre cette direction, le cœur plein d'espérance.

Mais, hélas ! que mon désappointement fut cruel en apprenant tout à coup que, malgré mes efforts, vous n'aviez pu échapper à la scélératesse de votre ennemi !...

Dans ma marche investigatrice, au milieu de la nuit, sur un terrain buissonneux, mon pied heurta contre le tronçon d'une épée, et je tombai sur un cadavre, étendu là encore chaud, mais horriblement ensanglanté !... Dans l'espérance de rappeler

cet homme à la vie, avec les larmes de ma robe de nuit que je déchirai, j'étanchai le sang qui coulait de ses blessures, et l'ayant chargé sur mes épaules, après un court trajet, je parvins à une petite cabane, que, lors de mon arrivée, j'avais remarquée à l'extrémité de vos terres.

Le laboureur qui l'habitait venait à peine d'y rentrer. O spectacle douloureux !... A la lueur d'un foyer promptement allumé, sur le visage de l'homme assassiné que, sans le connaître, j'avais transporté sous le toit de l'indigence, je reconnus les traits de l'infortuné seigneur que j'avais voulu préserver des coupables entreprises d'un monstre acharné à sa perte, vos traits, noble comte de Morelly !.....

Cependant, espérant que le ciel pourrait bien encore cette fois se servir de moi pour la délivrance de votre épouse, je pris la résolution de chercher les traces des deux bandits qui l'avaient enlevée, et de l'arracher, à quelque prix que ce fût, de leurs redoutables mains.

Avant de quitter la cabane pour me livrer à la recherche de la comtesse Maria, afin de vous dérober aux poursuites ultérieures de vos ennemis, je fis jurer au laboureur qu'il garderait le secret sur votre existence, dans le cas où vos blessures ne seraient point mortelles, et surtout qu'il vous cacherait à tous les yeux, jusqu'à ce que je fusse revenu auprès de lui.

Sur par cette précaution de vous mettre à l'abri d'une nouvelle tentative, je quittai la chaumière de l'homme des champs, afin d'accomplir le vœu que j'avais formé d'exposer ma vie pour opérer la délivrance de votre malheureuse épouse.

XX

MARIA !

Je poussai mes recherches du côté de la mer, dont le rivage n'était pas éloigné; le jour commençait à poindre, lorsque, tout à coup, il me sembla, derrière un des rochers de la côte où je venais d'arriver, entendre quelques accents faibles et interrompus comme les soupirs d'un malade qui lutte avec la mort.

Je tournai rapidement le rocher, et je me trouvai soudain en présence d'une femme; et cette femme, c'était la vôtre !.....

Hélas ! seule, étendue sur le sable du rivage, et la tête appuyée contre le rocher, elle portait empreints sur son visage les traits des violentes douleurs qui paraissaient la tourmenter. Elle s'était roulée sur le sol où elle gisait; car, près de là, le gazon foulé était encore imbibé du sang dont elle avait laissé les traces dans le trajet qu'elle avait fait pour venir occuper cette dernière position. La malheureuse, en m'apercevant, avait poussé un cri aigu et semblait cacher avec empressement un objet précieux sous ses vêtements souillés de boue et de sang.

Soudain elle se releva, et fixant sur moi ses regards avides, elle laissa éclater un vif transport de joie, comme si elle était heureuse de trouver en moi une autre personne que celle qu'elle s'attendait à revoir.

— Antonio !..... Antonio !.....

s'écria-t-elle, au nom du ciel, venez à mon secours ! sauvez-moi !.....

— Disposez de ma vie, ma noble dame, lui dis-je; parlez, que faut-il faire ?

— M'arracher des mains de mes persécuteurs, continua-t-elle vivement, me sauver, moi et ma fille !

En parlant ainsi, elle me montra une enfant qu'elle tenait sur ses genoux et qui venait à peine de naître.

— Les assassins de mon époux m'ont traînée ici cette nuit !.... Je leur demandais la mort !.... et ils m'ont laissé la vie !.... Et le ciel a donné à la malheureuse Maria assez de force pour donner le jour à cette créature !... Ah !.... sans cette enfant que je viens de mettre au monde, Antonio, je voulais mourir !.... mais je suis mère maintenant, et ma vie n'est plus à moi; elle est désormais à une pauvre fille.

Je demandai à la comtesse ce qu'étaient devenus les brigands dont elle redoutait la persécution; elle me raconta qu'un quart d'heure avant mon arrivée, un bruit comme de pas de chevaux avait fait retentir les échos du rivage; que les deux scélérats qui l'avaient traînée en ce lieu, saisis tout à coup de terreur, avaient pris la fuite et l'avaient laissée seule au pied du rocher où je l'avais trouvée, et d'où elle n'avait pu se relever pour appeler au secours, que quelque chose d'étrange venait sans doute de se passer; car, à une assez grande distance de là, elle avait entendu plusieurs détonations d'armes à feu; elle ajouta enfin que les deux scélérats ne manqueraient pas de revenir bientôt pour achever leur œuvre de sang.

— Madame, m'écriai-je, ne craignez rien !.... Antonio est auprès de vous, et si, après son crime, il est assez heureux pour vous inspirer quelque confiance, pour défendre votre vie, il est prêt à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang !

— Antonio, pour preuve du pardon que je vous accorde, je ne puis en ce moment vous donner que ma confiance: vous l'avez tout entière. Aidez-moi à fuir de ce lieu, où nulle sûreté n'est possible, où la mort ne tarderait pas à frapper ma tête !

— Serez-vous en état de me suivre, lui dis-je en le soutenant, tandis qu'elle faisait un effort pour se relever !

— Ne suis-je donc pas mère ?... dit-elle quand elle fut debout. Antonio, et je suis faible, j'ai du moins du courage, et la force me reviendra en regardant ma fille.

A ces mots, elle enveloppa son enfant qu'elle me donna à

porter, puis, s'appuyant sur mon bras, elle marcha à côté de moi.

Nous avançâmes ainsi lentement, car la comtesse était d'une faiblesse extrême et éprouvait de violentes douleurs. Toutefois, après quelques minutes, nous arrivâmes péniblement au bord de la mer.

Nous nous arrêtâmes en cet endroit, parce que la comtesse se sentait défaillir. Les efforts qu'elle avait faits pour venir jusque-là avaient épuisé ses forces.

Assise sur le sable du rivage, elle était d'une pâleur effrayante; un frisson fébrile agitait convulsivement tous ses membres. Elle tournait vers moi ses yeux pleins d'une expression douloureuse, hélas ! et dans son silence sinistre elle semblait me dire: "Antonio, je n'irai pas plus loin !..."

J'avais compris son regard, et, bien que je fusse persuadé de l'impossibilité où elle était de continuer la route, j'essayai néanmoins de relever son courage par quelques paroles d'espérance.

Un quart d'heure s'était passé, et sa faiblesse, loin de diminuer par le repos, prenait de plus en plus un caractère de gravité alarmant. La fièvre ardente qui la dévorait, la pâleur de son front déjà couvert d'une sueur glacée, annonçaient le mal dont je commençais à redouter les suites.

Et j'étais là, seul, contemplant, d'un oeil inquiet et le désespoir dans l'âme, cette femme jeune, belle, vertueuse, dont j'avais été le premier à détruire le bonheur par un énorme forfait !.... Il m'était impossible de rien faire pour son soulagement !.... Je la voyais souffrir et je ne pouvais que la consoler !....

Au milieu de mes perplexités, je me rappelai que non loin de là j'avais aperçu la veille, sur le bord de la mer, la cabane d'un pêcheur. Ce souvenir offrit à mon esprit un espoir momentané. Je communiquai à la comtesse le dessin de m'assurer s'il serait possible de trouver sous ce toit hospitalier un refuge sauveur, et, sans attendre sa réponse, j'allais m'élancer à la recherche de la cabane.

— Antonio ! Antonio !.... s'écria tout à coup la comtesse, les voilà !.... Voilà les assassins !... Antonio.... c'en est fait de Maria !..

Je m'arrêtai soudain, et je la considérai avec étonnement: elle était sur son séant et immobile d'effroi !.... A ses genoux, elle avait posé sa fille, et tendait ses bras vers les rochers qui s'élevaient à l'extrémité de l'étroit défilé à l'ouverture duquel nous